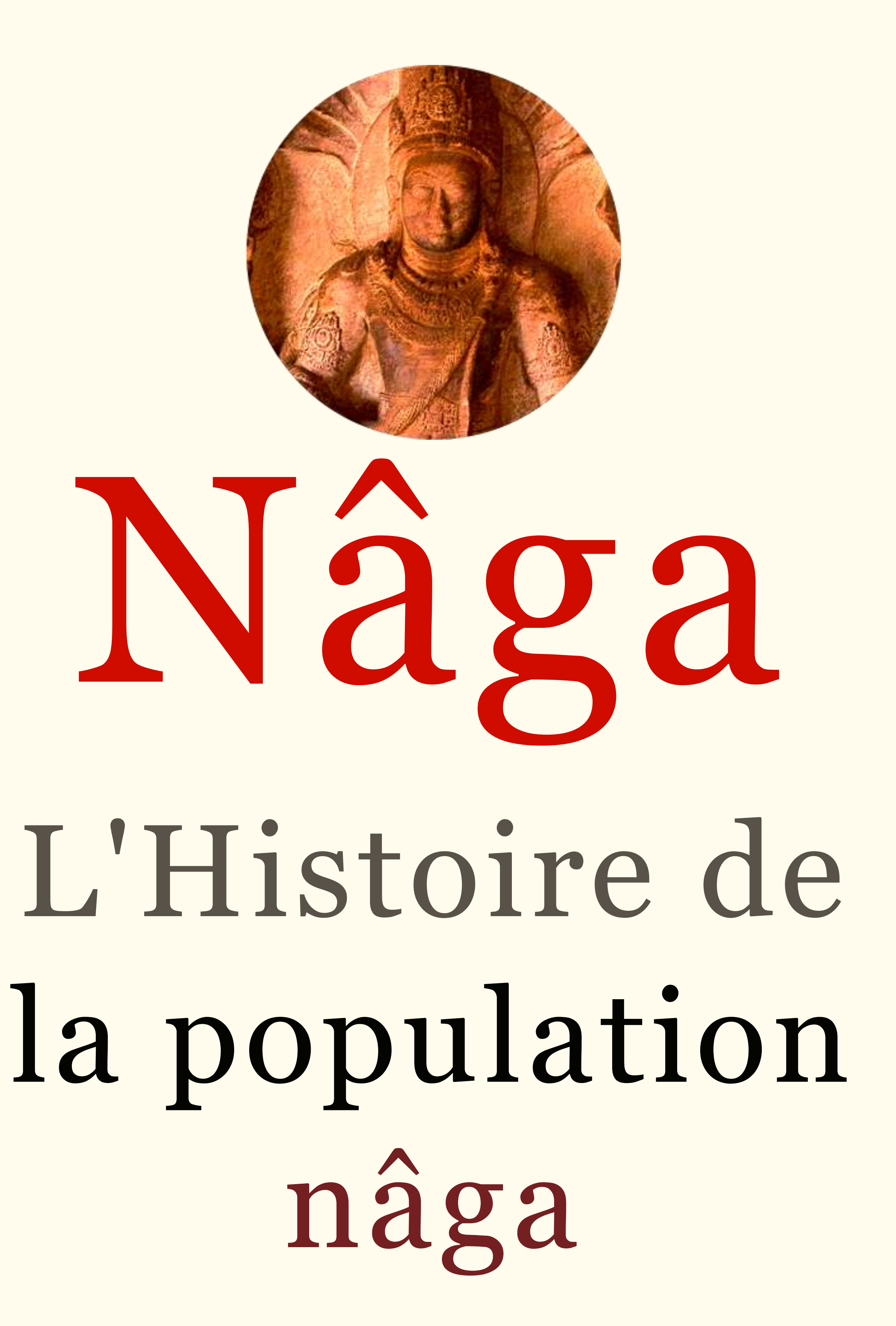
Hervé Cariou



Nâga

L'Histoire de la population nâga

Nâga

L'Histoire de la population nâga



Nârâyana

Hervé Cariou

Nâga : L'Histoire de la population nâga

Publication : 2022 | **seconde édition** revue et corrigée

Du même auteur :

1. Scythia : L'étonnante Histoire de l'antique Irlande
2. Brittia : L'Histoire méconnue des Bretons
3. Keltia : L'étrange Histoire des Celtes
4. Nâga : L'Histoire de la population nâga
5. Maya : L'Histoire de la population maya
6. Luzia : L'Histoire ancienne du Nouveau Continent
7. Gaia : La Préhistoire revisitée
8. Koya : Les indices de la "génohistoire"
9. Sela : Des témoignages historiques surréels
10. Troia : L'Histoire de la Nouvelle-Troie
11. India : Les origines de l'Inde
12. Namaka : Les origines des peuples *antiques*
13. Europa : Les origines des Européens
14. Brittia II : Du Kalimantan à la Bretagne
15. NRYN : L'origine inconnue de notre humanité
16. Scythia: The Amazing Origins of Ancient Ireland
17. Ibéria : L'énigme proto-ibère
18. Furia : Les deux guerres mondiales décodées
19. Tè Ra : Quand l'Histoire dépasse la fiction
20. Origins of the Celts (sous le pseudonyme Cryfris Llydaweg)
21. Futuria : Le futur proche décodé

Introduction

Selon le Bhâgavata purâna, un texte de l'Inde antique, Ananta est l'avatar de Nârâyana, le créateur. Ananta serait un des premiers êtres de la « création » et deviendra ultérieurement le premier « raja » d'une population dite « nâga ».

Selon une légende du Tibet, Padmasambhava, un maître bouddhiste, aurait caché et préservé les 108 écrits les plus sacrés qui lui furent confiés au royaume des Nâga (sans « s »). À Sala Kaeo Ku (Thaïlande), le serpent à sept têtes des Nâga protège le Bouddha.

Soma, la « mère » de la population khmère, était une nâga. Sur le site d'Angkor Vat, le serpent à sept têtes des Nâga est également présent. « Angkor » est un dérivé dialectique du khmer « nokor », lui-même dérivé du sanskrit « nagara » (nagar, cité).

Sans rentrer dans le détail de la mythologie de l'Inde qui compte 200 000 divinités (…), on compte trois panthéons principaux.

Le premier se résume à un seul membre, Nârâyana. Cela constitue un premier indice sur l'existence d'un monothéisme « primitif » en Inde qui pourrait dater du IIe millénaire av. J.-C.

Le second panthéon se décline au pluriel et une trinité domine : Brahma, Civa et Vishnou. La tradition assimile Nârâyana et Vishnou mais le premier est une divinité autochtone et le deuxième est postérieur à l'invasion de l'Inde par des locuteurs indo-européens. Cette nouvelle mythologie serait donc un apport des envahisseurs.

Enfin, les membres dominants du troisième panthéon sont moins connus : Indra, Varouna, Vicvakarma et Yama. Lorsqu'on étudie leurs pérégrinations, on note des similitudes avec le panthéon grec et cela donne : Indra pour Zeus, Varouna pour

Poséidon, Vicvakarma pour Héphaïstos et Yama pour Hadès. Cette dernière mythologie pourrait donc être liée aux incursions d'Alexandre en Inde.



Un Rishi anime un cours de son « Gurukul » (école), Kaneri Math (Kolhapur, Maharashtra)
© EPhotocorp | Dreamstime

Nârâyana

Pour comprendre le personnage de Nârâyana, nous utiliserons le Bhâgavata purâna. Voici quelques extraits (commentés) de la traduction française d'Eugène Burnouf publiée en 1840 sous le titre *Le Bhâgavata purâna*.

« Après avoir vénéré Nârâyana, Nara, le meilleur des hommes, la divine Sarasvatî, Vyâsa, que l'on récite ce livre qui donne la victoire. »

Nara et Vyâsa sont des Richĭs et le second serait l'auteur du Bhâgavata purâna. Sarasvatî, dans le texte, désigne à la fois une divinité et un lieu. Un Richĭ (ou Rishi) est un démiurge (créateur) ou un sage. Les Richĭs ont précédé les brahmanes en Inde et sont associés à la période védique de la culture indienne qui remonte au moins au IIe millénaire av. J.-C.

« Ceux qui veulent se sauver, abandonnant, sans le calomnier, le culte des chefs des Bhûtas aux formes terribles, adorent, dans le calme des passions, les portions de Nârâyana. »

Les Bhûtas désignent les cinq éléments « grossiers » de la nature (espace, air, feu, eau et terre) alors que Nârâyana désigne le créateur. Ce texte est-il une invitation à abandonner le chamanisme ?

« À la fin de la période de création, je pénétrai, avec le souffle qui m’animait, dans le corps du Seigneur, qui voulait dormir au sein de Nârâyana, flottant sur les eaux de l’Océan, après que l’univers fut rentré en lui. »

Nârâyana désigne à la fois un démiurge et un lieu (voir un corps céleste). Cette ambivalence entre les personnages et les lieux est une des caractéristiques du védisme. De nos jours, cette ambiguïté n’est toujours pas résolue.

« C’est Bhagavat, l’Esprit, le premier des êtres, Nârâyana lui-même, qui trompant le monde à l’aide de Mâyâ, vit caché parmi les descendants de la race de Vrĭchni. »

Selon le texte, Bhagavat était le fils de Yasudêva et le chef des Sâtvats. Il aurait fondé un culte qui permettait de s’affranchir de tout désir. Ce n’est pas sans rappeler une dimension philosophique d’une religion plus récente : le bouddhisme. Yasudêva et Mâyâ sont d’illustres inconnus. Selon les historiens, les Vrĭchnis (Vrishnis) formaient une ancienne population de l’Inde dont la cité principale était Dvārakā (Dwarka actuelle, Gujarat). Ils seraient des descendants des Sâtvats.

Les archéologues de l’Inde connaissent bien la baie de Dwarka. Elle abrite les ruines sous-marines d’une cité qui daterait du IIe millénaire av. J.-C. Les différentes explorations sous-marines ont révélé de gros bastions, des forts, deux passerelles, un temple, des bâtiments publics et des bastions semi-circulaires. Ces derniers semblaient protéger la cité contre les caprices de l’océan. Les ruines s’étendent sur un périmètre dont la longueur est d’au moins 1 500 mètres et la largeur d’au moins 600 mètres.

« (…) absorbés dans la contemplation exclusive de la forme suprême de Nârâyana, affranchis de tout péché, ils obtinrent, avec leur âme libre de tout

attachement, une place au séjour de la béatitude dont la possession est refusée au méchant, esclave des objets extérieurs. »

Ce passage n'est pas sans rappeler une parabole biblique : « *Car il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu* ». On pourrait même suggérer que le « royaume de Dieu » (ou des cieux) est une appellation moderne du « séjour de la béatitude ».

« C'est à Nârâyana que s'adressent les Vêdas ; les Dêvas sont nés du corps de Nârâyana ; (…) c'est de Nârâyana que dépend la science ; c'est de Nârâyana que dépend le salut. »

Dans le monothéisme actuel, le salut dépend également de Dieu. Dans le texte biblique, la science n'est pas en reste : « *Car il donne à l'homme qui lui est agréable la sagesse, la science et la joie* ». Les Dêvas primordiaux sont Brahma, Civa et Vishnou et forment le second panthéon de l'Inde. On notera que la tradition védique peut aussi utiliser le terme dêvas pour désigner les divinités en général.

« Puis les Manus, les Richĭs, les autres êtres, comme les Pitrĭs, les Dieux, les Dâityas et les hommes, adressèrent, chacun en son temps, des sacrifices à celui qui pénètre l'univers. Tout cet univers repose au sein du bienheureux Nârâyana, qui, de sa nature sans attributs, revêtit, au commencement de la création, les nombreux attributs de Mâyâ, à laquelle il s'était uni. »

Le texte biblique, en hébreu, cite deux populations célestes : Elohim (traduits par « Dieu » dans les textes non hébraïques) et Nephilim (traduit par « géants »). Le Bhâgavata purâna fait mieux : il distingue les Manus, les Richĭs (démiurges), les « autres êtres », les Dieux, les Dâityas et les hommes. Rien de moins.

Le texte est disert sur les Manus : ces derniers « donnent l'existence aux créatures ». Indra est régulièrement associé aux « Dieux » et ces derniers formeraient le troisième panthéon de l'Inde. Les Dâityas sont des divinités en conflit permanent avec les Dêvas (le second panthéon…). On peut se risquer au jeu

des correspondances : Manus-panthéon sumérien (« Anunnakis »), Richĭs-Elohim, Dieux-Nephilim (puis panthéon grec).

« Il habita sur ces eaux créées par lui, pendant mille années ; de là vient qu'il reçoit le nom de Nârâyana, parce que les eaux qui sont nées de Purucha [sont appelées Nârâ]. »

Ce passage est peut-être un début d'explication concernant l'ambivalence entre les personnages et les lieux. Certains noms auraient une étymologie géographique.

« (…) par quel moyen le créateur de toutes choses, Nârâyana, qui ne doit son origine qu'à lui-même, établit pour les divers êtres une nature, des actions, une forme et un nom distincts. »

« Le créateur de toutes choses » est une indication supplémentaire sur un monothéisme primitif de l'Inde.



Nârâyana (site de Badami)
Photo : P4psk | Wikimedia | Creative Commons CC BY-SA 4.0

Les Nâga

Le Bhâgavata purâna est moins prolixe sur les Nâga. Le texte les présente comme une population distincte de celle des « hommes ». Avant d'étendre les sources à leur sujet, intéressons-nous à la seule citation qui apporte une indication.

« Le Dieu qui chérit ceux qui lui sont dévoués, entendant ces discours et d'autres semblables que tenait son peuple, exprimait sa bienveillance par ses regards et entrait dans la ville. Elle était, comme Bhôgavatî, capitale des Nâgas, gardée par des Madhus, des Bhôdjas, des Daçârhas, des Arhas, des Kukuras, des Andhakas, des Vrĭchnis (…) »

Ce passage parle d'une ville « comme » Bhôgavatî, la capitale des Nâga. Pour la tradition védique, Bhôgavatî se situait dans une région mythique dite Patala (ou Naga-loka) et ses résidents étaient le « peuple-serpent ».

Les Madhus, Daçârhas, Arhas et Kukuras sont d'illustres inconnus. Les historiens connaissent les Bhojas de Goa, une civilisation du sud-ouest de l'Inde contemporaine de l'empire romain. Dans la mythologie védique, les Andhakas sont liés aux Asuras et combattent en permanence les Dêvas. Enfin, nous savons déjà

que les Vrĭchnis formaient une population de l’Inde antique dont l’ancienne capitale gît au fond de la baie de Dwarka (ouest de l’Inde).

Dans la tradition védique, la frontière entre les divinités et les humains est souvent mince, voire inexistante. Dans un essai précédent, *Scythia : L’étonnante Histoire de l’antique Irlande*, nous avons mis en évidence que le panthéon irlandais était peuplé de héros des temps passés et qu’ils étaient tous humains.

Le premier chef des Nâga était Shesha, un autre nom d’Ananta, un des premiers êtres de la « création » de Nârâyana. À propos de ce dernier, nous insérons sa représentation sur le site de Badami en Inde. C’est peu de dire qu’il est anthropomorphe.

Notre hypothèse est que le « peuple-serpent » n’est rien d’autre qu’une population humaine dont le principal symbole religieux, le serpent à sept têtes, n’est pas passé inaperçu dans l’Inde antique.



Portrait de Naga Sadhus
© William Bode | Dreamstime

Le Nagaland

Selon le Mahabharata, un autre texte sacré de l'Inde, le royaume nâga était le territoire d'une population guerrière. La tradition du Sri Lanka a conservé le souvenir d'une population nâga qui rejoint la tradition védique de l'Inde. Les Nâga de Padmavati formaient une dynastie au centre de l'Inde à l'époque romaine. Dès l'époque de la renaissance, les Nâga Sadhus étaient des guerriers ascétiques qui protégeaient la population contre les élites mongoles de l'Inde.

De nos jours, une population nâga est présente en Inde du Nord-est et en Birmanie du Nord-ouest. Les deux régions sont mitoyennes et leurs résidents nomment leur bassin géographique et culturel : le Nagaland. Enfin, selon leur tradition, les Nâga Rajputs actuels sont des descendants d'une caste guerrière, elle aussi protectrice de l'Inde.

Sur le plan géographique, Naga désigne des sites ou des villes aux Philippines, au Japon, au Myanmar (Birmanie), en Inde et même au Soudan. Naga'a ou Naqa (de l'arabe an-Naq'a) est une cité en ruine à 170 km au nord-est de Khartoum (Soudan).

Enfin, le langage naga fait partie de la famille des langues bicol de la péninsule de Bicol aux Philippines.

Peut-on faire un lien entre ces populations, ces sites et ces langages ? Une seule discipline peut apporter la réponse : la génétique des populations.



Jeune femme de la population Afar (Somalie)
Eti, Afrikit | Pixabay

La génétique des populations

La génétique des populations est l'étude de la reproduction des populations. Auparavant, on étudiait l'évolution du point de vue des individus seulement. Et de nos jours, on le fait aussi du point de vue des populations.

Les individus sont une distribution de génotypes et c'est la population qui engendre ces génotypes. Ces derniers contiennent l'information portée par le génome d'un organisme, contenu dans l'ADN de chaque cellule. Notre génome humain contient entre 28 000 et 34 000 gènes répartis sur 46 chromosomes groupés en 23 paires. Une de ces paires est composée des chromosomes qui déterminent le sexe d'une personne. Un homme porte un chromosome Y et un chromosome X. Et une femme porte deux chromosomes X.

En génétique des populations, les différents chromosomes Y sont regroupés en « haplogroupes » et chaque haplogroupe est une branche (ou un rameau) de notre « arbre » génétique.

Le « Y Chromosome Consortium » (YCC, 1991-2012) a défini une première nomenclature en 2002. Et selon cette nomenclature, notre genre humain cumule

20 haplogroupes majeurs (notés de A à T). Un haplogroupe descend directement d'un autre ou d'une mutation. Le « A » est le plus ancien mais le « T » n'est pas forcément le plus récent car certaines branches peuvent « pousser » plus vite que d'autres.

Pour identifier un hypothétique haplogroupe nâga, nous allons nous intéresser aux populations actuelles qui perpétuent la tradition des Nâga. Nous en avons trouvé deux : les populations de langues yerukala et telugu : les Kurru et les Rajus. Elles sont situées toutes les deux dans l'Andhra Pradesh, un état du sud de l'Inde.

L'haplogroupe génétique « T » est majoritaire chez les Kurru (10 sur un échantillon de 18 personnes) alors qu'il est minoritaire chez les Rajus (3/19). Concernant ce même haplogroupe, en Europe, ce sont les Crétois qui ont la plus grande proportion (2/6). Dans le Caucase et le Moyen-Orient, ce sont les Georgiens de langues kartvéliennes (1/3), les prêtres zoroastriens d'Iran (2/8) et les juifs d'Irak (7/32).

En Afrique, le top 4 est en Somalie : les Dir (24/24), les Dire Dawa (14/17), les Anteony (22/37) et les Afars (30/54). Toutes ces populations vivent au sud de la mer Rouge. En Amérique, voici le top 4 : les Panchos (3/11) du Salvador, les Quechuas (3/11) de la région de Lima au Pérou, les Movimas (1/5) de Bolivie et les Colombiens (9/51) du département d'Antioquia.

Nous allons poser l'hypothèse que l'haplogroupe des Nâga est le « T ». Nous allons donc devoir expliquer pourquoi ces Nâgas sont dominants au sud de la mer Rouge et présents de façon significative en Crète, au Salvador et au Pérou.



Musée du site de Taxila (Pakistan)
Photo : Ibnazhar | Wikimedia | Creative Commons CC BY-SA 3.0

Les connexions

Connexion égyptienne

Les historiens s'interrogent encore sur l'origine des Égyptiens et des Sumériens. Et certains d'entre eux commencent à se demander s'ils n'étaient pas originaires de l'Est et en particulier, des monts Zagros ou du plateau d'Iran. On peut les inviter à pousser encore un peu plus à l'Est car la péninsule indienne est une excellente candidate. Une carte maritime permet de constater qu'une navigation entre la côte ouest de l'Inde et le golfe d'Aden présentait peu de difficultés (même à une époque reculée).

Dans le chapitre suivant, nous argumenterons sur le fait que les Nâga ont créé des colonies au sud de la mer Rouge et qu'elles peuvent remonter au moins au IIe millénaire av. J.-C. On pourrait suggérer dès maintenant que le monothéisme nâga n'était pas étranger au monothéisme du pharaon Akhenaton qui précéda le judaïsme. On irait même jusqu'à sous-entendre que le peuple hébreu était originaire des rivages de la mer Rouge.

À ce sujet, ce n'est pas l'historien Flavius Josèphe qui nous contredira. Son pamphlet « *Contre Apion* » (Apion, un grammairien d'Alexandrie qui incarnait l'antisémitisme de l'époque) retranscrit un dialogue (vieux de 300 ans) entre deux philosophes grecs : Aristote et Cléarque de Soles. Ce dernier avait séjourné en Bactriane (dont le commerce avec la Chine et l'Inde était connu). Dans ce dialogue, il déclare que les Hébreux étaient des descendants de philosophes de l'Inde. Flavius en rajoute probablement : on ne descend pas de « philosophes » mais d'une population.

Connexion mésoaméricaine

Le Kali Yuga est le quatrième et actuel âge de la cosmogonie védique. Selon le Surya Siddhanta, il commence le 23 janvier -3102 (calendrier grégorien). Le « compte long » est un système de datation antique (et unique) des Maya (sans « s »). Il aurait débuté le 11 août -3114. Selon le Popol Vuh, les Maya-Quiché du Guatemala vivaient dans le quatrième « monde » (et le cinquième est à venir).

L'Inde a une tradition antérieure au quatrième âge. Le Guatemala n'en a aucune avant le quatrième monde. Selon le Mahabharata qui relate la guerre des Bhārata, un architecte du nom de « Maya Danava » était contemporain du conflit. Sa région natale (et forestière) fut incendiée (et dévastée). Ses habitants étaient des Nâga. La capitale de cette région s'appelait « Taxila » (Takshashila). Au Guatemala, « tixil cuink » désigne les aînés et « ixil » désigne une langue et une population.

Quel peut-être le lien entre ces anciens Maya du Guatemala et les Panchos du Salvador (par exemple), porteurs de l'haplogroupe génétique dit « T » ? Le territoire actuel de ces Panchos, le Panchimalco, est un ancien territoire maya. Nous irions jusqu'à suggérer que Maya Danava est l'architecte des premières pyramides mayas au IIIe millénaire av. J.-C.

Il reste néanmoins à expliquer comment une population de l'Inde antique a traversé le Pacifique il y a cinq mille ans. À ce sujet, on peut rappeler que la pyramide El Mirador au Guatemala a le même volume de pierres que la pyramide de Kheops. Si l'on a la capacité de tailler et déplacer un tel volume de pierres, on a aussi celle de traverser un océan. La présence des Quechuas au Pérou pourrait suggérer qu'ils ont accosté sur les rivages péruviens.

Le plus étonnant n'est pas de traverser un océan à cette époque mais d'appareiller pour l'Amérique. Comment les Nâga de Maya Danava connaissaient-ils l'existence de ce continent ? Cela dit, Maya Danava pourrait être un Christophe Colomb avant la lettre…

Connexion égyptienne (bis)

Une des spécificités de l'architecture maya est la petite pyramide à degrés dépourvue de chambre interne. Sur le site de Chichén Itzá, le « tombeau du grand prêtre » est une pyramide à sept degrés et celle de Kukulkan en compte neuf.

Disséminées le long du Nil (près d'anciennes « capitales »), on trouve sept petites pyramides à degrés : Seila, Zawiyet el-Meiyitin, Sinki, Naqada, El Kula, Edfou, Eléphantine. Elles sont dépourvues de chambres internes. Six d'entre elles ont des proportions similaires. El Kula (au sud du Caire), la mieux conservée, était une pyramide à trois degrés.

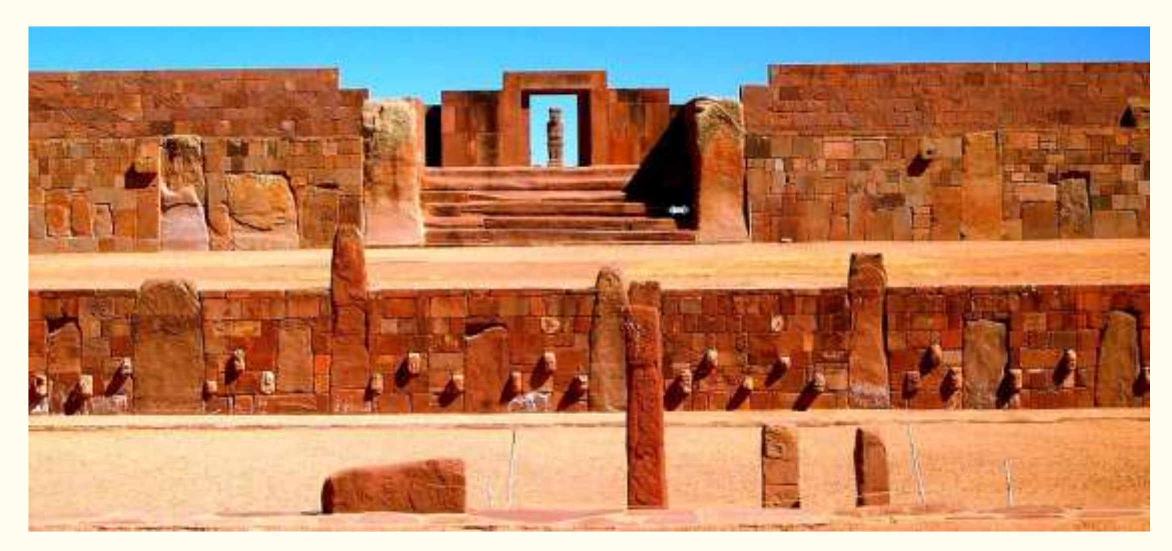
L'archéologie ignore l'utilité de ces petites pyramides qui datent probablement de la première moitié du IIIe millénaire av. J.-C. Selon Carl Munck, un retraité de l'armée et de l'industrie ferroviaire, elles relèvent de la « cryptographie archéologique » et seraient des marqueurs d'une grille géodésique. Toujours selon lui, on peut aisément calculer la latitude d'El Kula au nord de l'équateur en utilisant le nombre de ses côtés et degrés. On peut aussi calculer la longitude entre le plateau de Gizeh et le site de Chichén Itzá en utilisant des caractéristiques de la pyramide de Kukulkan : côtés, degrés, escaliers et marches. Dans ces calculs, il n'utilise que la multiplication et le carré.

Nous n'irions pas jusqu'à suggérer que l'architecte Maya Danava fit des émules dans l'Égypte des premières dynasties pharaoniques mais cela est tentant. Si vous pouvez traverser le Pacifique au IIIe millénaire av. J.-C., ce n'est pas l'océan Indien qui va vous arrêter… Enfin, à supposer que Carl Munck ne s'égare pas, les connaissances géodésiques des Anciens restent une énigme.

Connexion crétoise

La présence de l'haplogroupe génétique dit « T » en Crète est également surprenante. Cela dit, les historiens soupçonnent une connexion avec l'Égypte antique même si les logogrammes de la première écriture crétoise (le linéaire A) diffèrent énormément des logogrammes (hiéroglyphes) des Égyptiens.

Le linéaire A contient 160 logogrammes dits « simples » et le corpus dit M77 (Mahadevan, 1977, 3548 lignes de textes) de la vallée de l'Indus comprend 154 logogrammes dits « basiques ». Cela dit, si certains signes ont une ressemblance frappante (le linéaire dit AB501 et le M77 numéro 2, par exemple), les calligraphies brillent par leur créativité réciproque.



Temple de Kalasasaya, Tiwanaku (Bolivie)
Photo : rodoluca | Wikimedia | Creative Commons CC BY-SA 3.0

James Churchward

James Churchward (1852-1936) est né au village de Bridestow dans le comté du Devon (Angleterre). Il avait quatre frères et quatre sœurs. À 1870, il déménage à Londres. Puis on le retrouve planteur de thé au Sri Lanka. Lors des deux décennies suivantes, il résida 7 ans sur un site rishi mais il ne mentionna jamais son emplacement. En 1890, il emménage aux États-Unis. Avant la Première Guerre mondiale, il dépose un brevet pour un blindage destiné à protéger les navires de guerre. Après la guerre, il se retire dans son domaine de sept acres sur le lac Wononskopomuc à Lakeville (Connecticut). En 1926, à l'âge de 75 ans, il publie *The Lost Continent of Mu : Motherland of Man*.

Lors de son « séminaire » rishi, une écriture représentée sur des fresques murales attire son attention. Après avoir gagné la confiance d'un prêtre, il accède à des tablettes (très anciennes) rédigées dans une écriture alphabétique de 16 caractères que plus personne n'utilise. En s'appuyant sur les connaissances du prêtre, il entreprend une traduction. Churchward n'a jamais présenté la moindre tablette.

La communauté scientifique ne pouvait prendre Churchward au sérieux : un temple non nommé, un prêtre mystérieux, des tablettes invisibles… Mais à partir de 1921, dans la vallée de Mexico, le minéralogiste et archéologue écossais William

Niven mit à jour plus de 2 600 tablettes en andésite (une roche volcanique) dont les caractères étaient inconnus. Churchward fit le lien entre les caractères de ces tablettes et son alphabet à 16 lettres et proposa une traduction. Niven fut si impressionné qu'il fut le seul scientifique de l'époque à accorder du crédit à Churchward.

Nous nous concentrerons sur ses affirmations concernant les Nâga. Comme son ouvrage n'est pas encore dans le domaine public et que nous ne pouvons le citer, nous tenterons un résumé.

Le premier souverain de l'empire nâga était Ra Ma, le héros de l'épopée védique du Ramayana. Dans cet empire, un sixième des récoltes était réservé pour l'entretien des temples et pour le « gouvernement ». Le symbole nâga pour le soleil était le « Ra » (comme dans l'Égypte antique).

Churchward évoque un fait divers qui date de la conquête espagnole du Pérou. Face aux immenses ruines de la cité de Tiwanaku (Tiahuanaco) en Bolivie, des conquistadors questionnèrent la population locale sur les bâtisseurs de cette cité. En guise de réponse, on leur précisa que tout cela fut bâti « avant que le soleil brillât dans le ciel ». Or, Valmiki (l'Hérodote de l'Inde) aurait écrit à propos de l'empire nâga qu'il fut fondé « avant que le soleil se lève à l'horizon ».

Ensuite, des Nâga de l'Inde s'établirent en Afrique du Nord-ouest. Plus précisément, ils fondèrent des comptoirs dans le golfe d'Aden puis sur les rivages occidentaux de la mer Rouge. Ils fondèrent également un établissement en Nubie, à Maioo. Cette cité-comptoir était près de l'actuel port de Souakin (mer Rouge, Soudan).

Pour soutenir son discours, Churchward cite l'égyptologue « Brugsch Bey » (Heinrich Karl Brugsch) et son ouvrage *A History of Egypt Under the Pharaohs : Derived Entirely from the Monuments*. Brugsch fait état dans son ouvrage d'inscriptions qui datent du règne de Thoutmôsis III (vers 1500 avant notre ère). Ce dernier se vante d'avoir soumis quinze peuples de Nubie. Deux de ces populations sont les Maioo et les Athel maioo.

Ensuite, des Nâga remontèrent le Nil jusqu'à son delta et rencontrèrent des… Maya. Un conflit s'en suivit et les deux Égypte, la Haute et la Basse, fusionnèrent.

Les historiens savent que vers 3800 avant notre ère, deux cultures se développèrent en Égypte : l'une au nord, agricole, et l'autre au sud, dite de Nagada, avec un artisanat plus développé. La terminologie « Nagada » ne passe pas inaperçue et le nom de cette culture est lié à une cité de l'Égypte antique du même nom. Vers 3300 avant notre ère, les deux cultures fusionnent.

Pour argumenter, Churchward fait référence à Philostrate (Lucius Flavius Philostratus), un orateur et un biographe romain de langue grecque et à son ouvrage la *Vie d'Apollonios de Tyane*, une autobiographie romancée. Nous utiliserons la traduction française d'Alexis Chassang, parue en 1862. Nous avons choisi un passage où Philostratus (alias Apollonios) s'adresse à des sages égyptiens.

« Vous avez autrefois encouragé Pythagore dans cette philosophie, alors que vous approuviez la sagesse des Indiens, car vous êtes Indiens d'origine : mais rougissant du motif pour lequel vous êtes venus ici, par suite de la colère de la terre, vous avez voulu passer pour autre chose que pour des Éthiopiens venus de l'Inde, et vous avez tout fait pour arriver à ce but. Tous avez commencé par rejeter les vêtements indiens, comme si avec l'habillement vous quittiez le nom d'Éthiopiens ; vous êtes convenus d'honorer les Dieux plutôt d'après les rites égyptiens que d'après les vôtres, vous avez mal parlé des Indiens, comme si vous-mêmes vous n'étiez pas suspects comme venant du pays dont vous critiquiez les Sages. »

En résumé, Philostratus sermonne des sages égyptiens en leur reprochant de ne pas assumer leurs origines indiennes.

À en croire Churchward, les Nâga ne seraient même pas originaires de l'Inde. Selon lui, l'ancienne Birmanie fut leur « première escale » (au sens originel du terme) qu'ils baptisèrent Bur Ma (nouvelle terre). L'étymologie de nâga serait la « maison de l'âme » (nâ, maison, ga, âme). Leur symbole religieux primordial, le serpent à sept têtes, s'explique « aisément ». Le serpent symbolisait l'eau, source de la vie. Le sept désignait les sept régions d'une « terre mère ». Enfin, l'addition des deux était un hommage au « créateur ».



Arrimage devant une des entrées du site de Nan Madol (Micronésie)
NOAA Sea Grant Program | Wikimedia | Domaine public

Hiranypura

Qui dit « première escale » dit lieu d'embarquement… Churchward cite le nom, « Hiranypura », et précise sa situation géographique : les îles Carolines. À propos de ces îles, on cite l'article en français de l'encyclopédie Wikipedia.

« Les îles Carolines forment un vaste archipel d'îles petites et éparses dans l'ouest de l'océan Pacifique, au nord-est de la Nouvelle-Guinée. L'archipel s'étale d'est en ouest du sud-est des Philippines vers les îles Marshall. Elles comptaient 126 867 habitants en 2014 pour 963 îles, la plupart désertes. Cet archipel est partagé entre deux pays : les États fédérés de Micronésie à l'est, et les Palaos à l'ouest. »

Si une civilisation aussi brillante et influente dans l'histoire de notre humanité est originaire de ces îles, il reste forcément une trace. Non seulement elle existe mais elle a un nom : Nan Madol. Elle porte aussi un surnom : la « Venise du Pacifique ».

Nan Madol est une cité en ruines dont les dernières datations connues la feraient remonter au IIe millénaire av. J.-C. Au vu des 250 millions de tonnes de blocs de pierre basaltique encore présentes sur le site, on peut envisager un âge plus ancien.

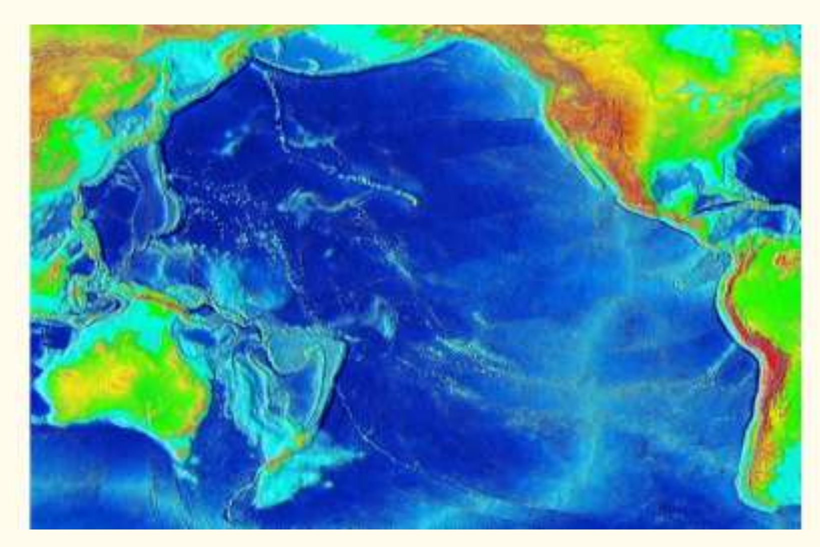
À titre de comparaison, la grande pyramide de Gizeh ne pèse que 5 millions de tonnes, soit 50 fois moins.

À ce stade de notre étude, les Nâga des îles Carolines auraient inspiré les civilisations de la Birmanie, de l'Inde, d'Égypte, de Crète, du Pérou et du Guatemala. Leurs traditions en Inde contenaient déjà des germes du bouddhisme, du zoroastrisme, du monothéisme primitif d'Akhenaton et du monothéisme actuel. Rien de moins.

Le site de Nan Madol est sur l'île micronésienne de Pohnpei. Une fois encore, lorsqu'on considère l'œuvre civilisatrice des Nâga, comment peut-on se faire à l'idée que cette population a vu le jour sur une île « perdue » au milieu de l'océan Pacifique ?

Cela pourrait expliquer la raison pour laquelle les Nâga ne craignaient pas de traverser le Pacifique. D'une façon générale, cela pourrait expliquer la maîtrise de leurs principaux vecteurs d'influence : la navigation maritime et l'architecture.

Il reste une question : comment peut-on développer une telle maîtrise architecturale sur une île perdue à une époque aussi reculée ? On peut rappeler que les statues les plus célèbres de la planète sont sur une île perdue au milieu du Pacifique…



National Geophysical Data Center, NOAA | Wikimedia | Domaine public

L'océan Pacifique

Nous allons laisser un peu de côté notre sujet principal pour nous intéresser à l'Océanie et, plus généralement, à l'océan Pacifique.

Lorsqu'on compare les cartes des océans Atlantique, Indien et Pacifique, un élément est frappant : la densité des îles du troisième. Dans l'Atlantique, cette densité est limitée à la mer des Caraïbes. À titre de comparaison, des listes disponibles sur le Web listent au moins 50 îles ou groupe d'îles pour l'océan Indien mais au moins 500 pour le Pacifique.

Concernant le Pacifique, un autre élément est frappant : le nombre de volcans, à la fois sur les îles et sur les fonds marins. En plus, cet océan abrite le plus grand volcan du monde, le massif Tamu, un volcan sous-marin dont la superficie est équivalente à celle des îles Britanniques. Et il abrite aussi le Mauna Kea (Hawaï) dont la partie émergée dépasse les 4 000 mètres et dont la partie immergée atteint les 6 000 mètres, soit une hauteur absolue de plus de dix kilomètres.

On sait que la tectonique des plaques est à l'origine de la formation des massifs montagneux. Plus précisément, la cause est la rencontre frontale de plaques terrestres. Et ce sont les bords en frottement qui sont à l'origine de l'élévation ou

du relèvement de massifs. La tectonique des plaques n'a donc pas épargné le Pacifique.

Dans d'autres parties du monde, les pyramides sont des témoignages de civilisations anciennes. Existent-ils dans le Pacifique des témoignages similaires ? On trouve des pyramides de basalte sur l'île de Lelu (Micronésie) et des collines pyramidales artificielles dans l'archipel des Palaos (Micronésie). On trouve également des plateformes pyramidales sur les îles de Malden et Rarotonga (Polynésie) et des structures pyramidales (naturelles ?) recouvertes de végétation sur des sommets de l'île de Pâques.

Quand on observe une carte des fonds sous-marins du Pacifique, on constate que sa partie occidentale est très dense en îles et en volcans alors que sa partie orientale l'est beaucoup moins. On compte une exception dans la partie orientale : une chaîne montagneuse sous-marine dite « Pukapuka ». Et une autre chaîne (moins dense) la prolonge pour aboutir au continent sud-américain à la hauteur des Andes péruviennes (Pérou et Bolivie), notamment. Pukapuka est également le nom d'un archipel d'îles, ces dernières étant en fait les plus hauts sommets de la chaîne montagneuse sous-marine du même nom.

Pourquoi les plus anciens foyers de civilisation en Amérique se trouvent-ils au Pérou et au Brésil ? Et qui plus est, pourquoi sont-ils en face d'une chaîne sous-marine de montagnes du Pacifique ?

Hormis le site de Pedra Furada (Piauí, Brésil), les sites de Pikimachay (vallée d'Ayacucho, Pérou), de Pedra Furada (Brésil) et de Monte Verde (Chili) sont les sites habités (connus) les plus anciens en Amérique. Les datations varient entre 22 000 ans pour les sites péruvien et brésilien et 18 000 ans pour le site chilien. Sur le site péruvien, l'archéologue américain Richard Mac Neish (1918-2001) trouva des objets façonnés dont des outils de basalte, des outils de silex et des projectiles.

Les pointes des projectiles étaient fabriquées à partir d'ossements d'équidés (Equus andium), de paresseux géants (Megatherium, Mylodon), de carnivores (Smilodon ou tigre aux « dents de sabres ») et de paléolamas. Mac Neish nomma

les Paléoaméricains de la vallée d'Ayacucho « l'Homme de Pacaicasa », en référence à une grotte de cette vallée.

La géologie sait que la dernière période glaciaire a débuté il y a 50 000 ans et a atteint son paroxysme il y a 22 000 ans. Et pendant cette période, des populations d'Extrême-Orient ne pouvaient pas passer par le Nord (c.-à-d. par le détroit de Béring) pour migrer en Amérique. Ensuite, le réchauffement fut très rapide mais il n'atteindra l'hémisphère Nord que mille ans plus tard.

On peut donc prendre en considération l'hypothèse selon laquelle l'océan Pacifique fut un pont entre l'Asie et l'Amérique dès le paroxysme glaciaire, le niveau des océans étant au plus bas. Mais ce faible niveau océanique peut-il tout expliquer ?

Churchward affirmait qu'un continent (plus grand que l'Australie) existait dans le Pacifique Sud avant la dernière glaciation. Si l'on considère que les chaînes sous-marines montagneuses de cet océan sont d'anciennes limites continentales, on peut poser l'hypothèse. Il reste à expliquer une datation aussi récente car les plaques continentales n'ont pas pour habitude de bouger aussi vite.

Enfin, on peut rappeler que le plus récent Homo erectus de notre humanité, l'Homo floresiensis, fut découvert sur l'île de Florès (Indonésie) en 2004. Loin de nous l'idée de relancer le débat sur l'origine africaine ou « régionale » de notre humanité mais la présence de cet humain lilliputien (et parfaitement proportionné) sur une île de l'océan Indien n'est toujours pas expliquée.

Conclusion

Pour revenir aux Nâga, la linguistique fournit peut-être un moyen de retracer leur origine et quelques-unes de leurs influences. Nous parlons du digramme Ng. On le considère comme une seule lettre dans des langues austronésiennes (māori, tagal, tonga, kiribatien/gilbertin, tuvaluan, indonésien, etc.), dans la langue galloise (cymry/welsh) et dans certaines langues africaines (ngala, bambara, wolof, etc.).

Le lien entre un hypothétique langage « matrice » des Nâga et le digramme Ng (considéré comme une seule lettre) n'est pas avéré mais la corrélation entre l'origine supposée des Nâga (la « Venise du Pacifique ») et de nombreuses langues austronésiennes est un indice.

Nous avons aussi évoqué le fait que la terminologie « Naga » désigne des sites ou des villes aux Philippines, au Japon, au Myanmar (Birmanie) et en Inde. Enfin, un langage naga fait partie de la famille des langues bicol aux Philippines.

Selon la génétique des populations, les Amérindiens (haplogroupe « Q ») et les Indo-européens (« R ») descendent de l'haplogroupe de la population Aeta (« P »). Et cette dernière réside actuellement aux… Philippines. Enfin, l'haplogroupe « T » est issu de la même mutation génétique parente (dite « K-M9 ») que les Amérindiens, les Indo-européens, les Finnois, les Chinois, etc.

L'Histoire des populations humaines est loin d'être finalisée et la mémoire de ces Nâga sera un jour restaurée car leur influence sur notre civilisation semble (très) largement sous-estimée.